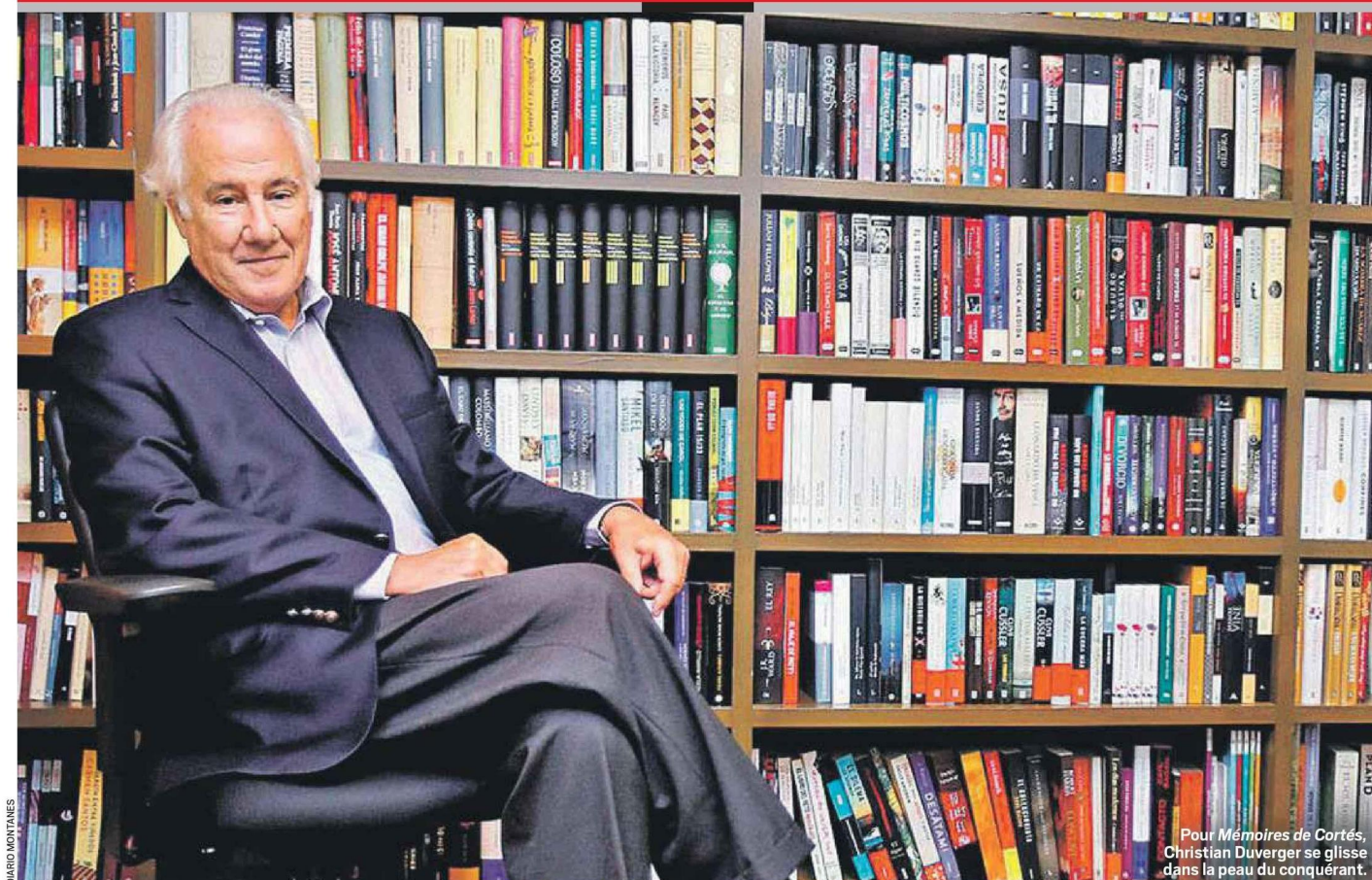




## Rentrée littéraire



Pour Mémoires de Cortés, Christian Duverger se glisse dans la peau du conquérant.

# Renouveau La revanche de la littérature sur l'idéologie

**SÉLECTION** Première bonne nouvelle de cette rentrée : la littérature relève la tête. La preuve avec trois romanciers qui font souffler un vent de liberté

**MÉMOIRES  
DE CORTÉS**  
CHRISTIAN  
DUVERGER  
FAYARD  
408 PAGES  
24,90 EUROS



**LE FOU  
DE BOURDIEU**  
FABRICE PLISKIN  
LE CHERCHE MIDI  
496 PAGES  
22 EUROS



**SAVINIEN  
DE CYRANO,  
SIEUR  
DE BERGERAC**  
GÉRARD  
DE CORTANZE  
ALBIN MICHEL  
432 PAGES  
22,90 EUROS



**A**près tant de courbettes devant les nouveaux arbitres des élégances idéologiques, ces chaînons manquants entre les commissaires du peuple et les dames patronnesses, tant de gémissements devant le wokisme, ce totalitarisme repeint aux couleurs de l'arc-en-ciel, le vent de la liberté, plutôt que l'air du temps, souffle de plus belle à travers les pages de trois romans français.

### La liberté au prix du Goncourt

On peut même parler de tempête dans le cas du septième roman de Fabrice Pliskin. Tout commence pourtant à la manière de l'un de ces contes édifiants dont l'époque ne manque jamais de saluer la niaiserie satisfaite. Victime d'un cambriolage, un bijoutier abat d'une balle dans le dos l'un de ses agresseurs. Condamné à huit ans de prison, il subit des viols répétés durant son incarcération et n'en découvre pas moins chez Pierre Bourdieu matière à considérer les événements sous un nouveau jour : « *Homme, Blanc, Français de souche, commerçant de centre-ville : quand tu as tiré ces trois coups de*

*feu, tu concentrais tous les privilèges. Tu étais un dominant. Dominant entièrement dominé par ta propre domination. Fils d'immigrés pauvres, natifs d'Annaba, en Algérie, Chamseddine était un dominé.* » Jusque-là, le prochain prix Goncourt tend les bras au *Fou de Bourdieu*. Et s'éloigne quand le personnage principal fait connaissance d'un autre Chamseddine, lorsque la fable se change en satire bouffonne de quelques délires contemporains. Les démons de la repentance s'en donnent à cœur joie, Antonin Suburre en remontrerait au plus investi des militants d'extrême gauche quand il s'agit de défendre les damnés de la terre, nouveaux dépositaires de la violence légitime au nom de la justice sociale. Non content de chanter « *le bel air des banlieues inflammables* » ou de proclamer que « *la police a pour seule fin de tuer* », il entraîne son protégé dans une série de braquages de bijouteries. Fabrice Pliskin varie les registres, du plus déjanté au plus sophistiqué – entre deux lignes de cocaïne inhalées sur la couverture d'un essai de Bourdieu, Suburre se lance dans d'impayables péroraions où se retrouvent tous

les éléments du langage décolonial et des « *professionnels de la honte* » (que Virginie Despentes et Édouard Louis n'aillent pas chercher plus loin l'origine des sifflements à leurs oreilles). Ce texte d'une grande férocité et d'une extrême drôlerie déplaira souverainement à tous ceux qui s'affublent des habits neufs de la censure. Tant pis pour le Goncourt, tant mieux pour le lecteur.

---

### **Cyrano, un homme en proie à l'étonnement du monde**

---

Son œuvre et sa vie même placées sous surveillance de l'Église et du pouvoir royal, *Savinien de Cyrano de Bergerac* connaissait bien la censure (et réciproquement). À quoi s'ajouta une autre forme d'effacement sous le personnage créé par Edmond Rostand dans une pièce de théâtre au succès planétaire. Ce n'est aujourd'hui que justice si, remis dans la pleine lumière de son pas-

sage sur terre, il devient le héros du nouveau roman de Gérard de Cortanze. Et quel roman ! D'une parfaite connaissance du contexte historique, magnifiée par les licences de l'imagination, l'auteur tire le portrait d'un homme et d'un siècle agité. Entre la fin du règne de Louis XIII et les cinq années de la Fronde, la monarchie vacille, Paris bruit de complots, les mazarinades fleurissent, on s'embroche pour un oui ou pour un non dans les rues encombrées d'ordures. Au milieu du chaos, un écrivain continue de suivre sa bonne étoile, celle de la liberté d'écrire, celle de la liberté tout court. Une fidélité dont devraient s'inspirer certains de ses confrères, si prompts aujourd'hui à se soumettre à d'autres évangiles, d'autres clergés, à d'autres cardinaux – vêtus d'extrême rouge ceux-là. Cyrano se languit d'amour pour la belle Angélique recluse dans un couvent, fréquente les alchimistes, croise d'Artagnan et Molière, assiste à la querelle du Cid, anime les salons de ses bons mots, mais Cyrano veut avant tout faire publier et jouer *Le Dernier Monde*,

aussi scandaleuse que paraisse cette œuvre aux yeux du politiquement correct d'alors. En ces temps de régression généralisée, où d'aucuns entendent remettre la femme sous le voile et substituer à notre langue un volapük créolisé, il n'est également pas inutile de rappeler qu'en ce lointain XVII<sup>e</sup> siècle, les débats tournaient déjà autour de ces questions essentielles, jetant les bases d'une heureuse exception française. *Savinien de Cyrano, sieur de Bergerac* ou l'histoire toujours recommencée d'un homme en proie à l'étonnement du monde et d'être au monde : « *Tout cela n'est pas réel, à commencer par moi, qui me promène dans l'existence avec le sentiment que ma vie ne m'appartient pas, que je ne me suis jamais habité moi-même, que je n'existe pas vraiment.* » Sur le dernier point, Gérard de Cortanze contredit brillamment son personnage principal.

### **Le conquistador Hernan Cortés en cinquante nuances de gris**

Un siècle plus tôt que Cyrano de Bergerac vivait un homme aimanté par le même idéal : « *Très jeune, j'ai été habité par une certitude : ce qui prime, c'est la liberté.* » Il se nommait Hernán Cortés, conquérant de l'Empire aztèque pour le compte de Charles Quint. À travers le récit passionnant d'une vie aventureuse entre toutes, le premier roman de Christian Duverger aborde le thème de la colonisation sous un angle littéraire, déploie cinquante nuances de gris plutôt que le noir et blanc de rigueur lorsque ce thème épineux vient sur le tapis. Tout en accomplissant son destin de conquistador, Cortés dénonçait les exactions de ses compatriotes ; tout en imposant les croyances du monde chrétien, il prônait le métissage – en paroles et aussi en actes par son union avec Marina, jeune indigène d'origine nahua.

Ombres et lumières passent sur ces *Mémoires de Cortés*, de préférence à l'éclairage cru que nos contemporains braquent volontiers sur les événements du passé pour mieux en faire le procès moral. « *Ce livre, précise Christian Duverger, est avant tout un hommage à Marguerite Yourcenar. Il emprunte donc au genre qu'a établi l'académicienne avec ses Mémoires d'Hadrien, à la croisée de la réflexion historique et de la littérature.* » Un genre hybride à la faveur duquel les personnages historiques secouent la poussière des vieilles chroniques pour se faire chair et sang.

L'auteur ne se contente pas d'évoquer le guerrier et le conquérant, il nous informe également sur sa vie sensible, les parfums qu'il respirait, les aliments qu'il goûtait, les corps qu'il étreignait : « *Il aime les femmes, toutes les femmes, dans une idolâtrie plus intellectuelle que passionnelle.* » Son héritage tient en une phrase, celle qu'il écrivit à son fils : « *Cultive deux choses : la mémoire et la volonté.* » Deux vertus en voie de disparition par les temps qui courent, ou plutôt qui boitent. Raison de plus pour lire *Mémoires de Cortés*. ●

ÉRIC NAULLEAU